

## Amis de La Vie

Croire encore ? Cette association proposait de plancher sur le sujet à l'occasion de sa grand-messe annuelle. Réunis à Évian fin octobre, les participants étaient invités à se mettre au diapason de « la quête spirituelle de nos contemporains ». Deux d'entre eux nous ont ouvert leur carnet de route.

# Une rencontre sur la quête de sens

L'association des Amis de La Vie agrège dans ses différents groupes des lecteurs de l'hebdomadaire chrétien éponyme. Elle est de celles qui se relèvent de la mise sous cloche des années Covid en remettant à l'agenda les propositions qui leur sont spécifiques. Son petit groupe relancé à La Roche-sur-Yon a repris ses habituels rendez-vous mensuels, le premier lundi de chaque mois, au centre paroissial Saint-Hilaire. Thérèse Besse, ancienne directrice de la Maison du diocèse, en assure la coordination. « Chaque année depuis 2017, j'attends avec impatience les journées d'université proposées par les Amis de La Vie », confie-t-elle.

Cette année, ce temps fort de ressourcement était organisé du 22 au 27 octobre en Haute-Savoie, dans la ville d'Évian, station touristique internationale réputée pour son eau, ses cures thermales, au bord du lac Léman. D'un peu partout en France, quelque 300 lecteurs et lectrices de La Vie ont fait le voyage et y ont pris pension la première semaine des vacances de la Toussaint, réunis pour un rendez-vous de réflexion et d'échanges sur ce thème : « Croire encore ? À la rencontre de la quête spirituelle de nos contemporains. » « Ce thème m'attirait encore davantage que ceux des précédentes rencontres, par curiosité certes, mais surtout dans une démarche de recherche, avec une attente forte de réponses aux questions que je me pose aujourd'hui », indique la retraitée yonnaise. Elle a fait le voyage en compagnie de sa sœur, Chantal Rondeau, qui a été secrétaire générale du synode diocésain de 2005-2006. Thérèse et Chantal ont vécu les journées d'Évian comme « une parenthèse bienvenue dans la vie ordinaire du quotidien ».

D'entrée de jeu, le ton était donné, le dimanche 22 octobre, par la présidente des Amis de La Vie, Monique Baujard, théologienne, qui affirme : « Nous sommes des chrétiens qui s'intéressent à la société », dans son mot d'accueil qu'elle conclut par une citation empruntée à Delphine Horvilleur : « L'essentiel humain à sauver, c'est la recherche de sens. » Lundi 23 octobre, les participants étaient invités à « se mettre à l'écoute », et le programme de la journée commence par une demi-heure de méditation sur le souffle, menée par Dominique Fonlupt, directrice des Amis de La Vie. « Quatre jeunes de 20 à 40 ans viennent successivement raconter leur itinéraire spirituel spécifique. Parfois bercés dans la religion dans leur milieu familial et d'autres très éloignés, Alexandre, Ondine, Corentin et Solenn ont trouvé sur leur chemin des personnes, des lieux, des initiations extrêmement différentes mais avec un point commun : la question du sens de la vie, le rapprochement avec la nature, le respect des individualités et des collectifs », résume Thérèse Besse. Après le témoignage de ces quatre jeunes, l'intervention de Jean-François Barbier Bouvet, sociologue. Il est l'auteur d'un ouvrage, paru chez Médiaspaul, record avec le thème de la rencontre des Amis de La Vie (*Les nouveaux*

*aventuriers de la spiritualité : en quête sur une soif d'aujourd'hui*). Dans ses notes, voici ce que Chantal retient de la réflexion qu'il développe : « Chacun cherche son sens. Quels sont les grands changements ? Les rituels, aujourd'hui, changent du côté religieux, mais aussi sur la scène politique, dans le mouvement syndical, etc. Le besoin de moments forts (JMJ, le pape à Marseille...) est vérifié. Le rapport au temps hebdomadaire est modifié. Autrefois, la pratique dominicale rythmait la semaine. On pourrait parler de religiosité intermittente. Les systèmes sont bousculés, c'est l'individu d'abord, c'est l'aujourd'hui. Le rapport au passé dans une société du moment présent constitue un obstacle de la vie chrétienne. Je garde de cette intervention la distinction entre religion et spiritualité. La première va plus dans le social, et la deuxième dans l'individuel. La démarche spirituelle a de l'avenir, elle privilégie l'avenir sur l'être. On se reconnecte à soi-même : vivre d'abord pour arriver à sa foi. L'Église institution n'est pas dans le décalage, mais dans le déphasage. Pour le sociologue, l'Église, c'est un tuyau rouillé qui capte l'eau de la montagne et la transporte jusqu'à la vallée, malgré les fuites. »

Son exposé a été ponctué par des échanges en carrefours, en petits groupes, pendant trente minutes (formule appliquée chaque jour en après-midi). Des échanges autour de deux questions : « Qu'est-ce qui m'interroge dans la manière de croire ou de ne pas croire de mes proches ? Qu'ai-je envie de partager sur ma façon de croire ou de ne pas croire ? » Le temps de parole étant réduit, à dessein, obligeait à « ne dire que l'essentiel de soi-même ».

## Oxygène de la vie sociale

En fin d'après-midi, c'est une bibliste qui était à la tribune pour une conférence - « Nous ne savons rien de Dieu : d'un savoir non critique à une ignorance critique ». Bénédicte Lemmelijn est professeure d'Ancien Testament et doyenne de la faculté de théologie et d'études religieuses de l'Université catholique néerlandophone de Louvain (Leuven) en Belgique, membre de la Commission biblique pontificale. Dans un livre publié cette année (*Que croire encore ?*) aux éditions Jésumes, elle propose sa réponse formulée en exégèse de la Bible, « un livre étrange, passé de la transmission orale en hébreu à un livre écrit et transmis de génération en génération ».

En début de soirée, une table ronde était au programme, réunissant trois journalistes du groupe Le Monde : Sixtine Chartier (*La Vie*), Élise Racque (*Télérama*) et Gaëtan Supertino (*Le Monde*). Trois journalistes invités à proposer leur réflexion sur un sujet en rapport avec leur activité professionnelle : religion et spiritualité sont-elles des sujets comme les autres ? De leurs propos, Thérèse Besse retient : « Ils traitent ces sujets comme les autres, mais confient que leur travail résonne sur leurs parcours personnels. "Pas facile de penser contre soi-même", ont-ils



Lors de la célébration d'envoi. Photo/Amis de La Vie

dit... » Certes, mais il n'est pas interdit de s'y appliquer !

Mardi 24 octobre, le programme portait sur un nouvel axe : identifier les terrains de dialogue. Avec notamment au menu une intervention de Jean-François Collange, pasteur et théologien protestant, pour un exposé sur « la condition humaine traversée par le croire ». De cet exposé proposé par l'auteur d'un ouvrage (*Croire : incroyance, foi et religion au XXI<sup>e</sup> siècle*) publié en 2022 aux éditions Olivetan, Thérèse Besse retient que « notre société déborde de croyances inspirantes des séries, des sagas... Comment s'y retrouver ? Coire nous colle à la peau, non pas religieusement mais comme une réalité humaine, fondamentale, existentielle, universelle. La croyance est l'oxygène de la vie sociale. La croyance est basée sur la confiance : on croit que la terre est ronde, parce qu'on nous l'a dit ! Au cœur de la raison, qu'est-ce donc que croire ? Trois niveaux : déclaratif, élémentaire, avec lequel on se projette (je crois qu'il fera beau...) ; celui de croire en ou croire dans une personne, un groupe, qui est celui de la confiance, de la fidélité (en politique, la confiance devient parfois défiance) ; celui de croire envers et contre tout en un Dieu insaisissable... » Le pasteur a évoqué le récit d'Adam et Ève. « Dieu lui a donné une compagne, mais Adam parle d'elle comme une possession : c'est ça le péché originel. Le péché, c'est de savoir à la place des autres. » De cette intervention, Thérèse retient aussi que « croire est universel et nous devons être apaisés, suivre la Bible. Bien croire, c'est prendre des risques et s'engager près de ceux qui sont en éco-anxiété et qui pensent que la société se casse la figure... Le soleil se lève toujours pour quelqu'un ! » « Pour moi, ajoute-t-elle, la clarté de l'exposé, au plus profond des mots et des textes, a élargi mon regard sur le mot croire. La spiritualité, c'est une forme individuelle, la religion est communautaire. Dieu n'est jamais tant Dieu que lorsqu'il est humain... »

L'après-midi, une séquence avec le père Gabriel Ringlet (*Notre besoin de rites, un terrain de dialogue*) était proposée aux participants. Prêtre, écrivain et théologien, fondateur d'une école des rites en Belgique, il a souvent été confronté à des demandes de rites dans des moments difficiles de la vie (avortement, euthanasie...). Pour l'auteur de *La blessure et la grâce* (Albin Michel, 2023), « un rite, c'est plus qu'une démarche, c'est une prière, une célébration. Il soigne... De quel droit sous pré-

texte d'éthique, dans le cas d'une souffrance, pourrait-on refuser un rite ? L'être humain a besoin de rituel. Dans une vie, qu'est-ce qui donne souffle ? C'est une vie habitée par l'esprit. Effectuer un rite, c'est habiter le profane pour qu'il devienne "sacré". Célébrer, c'est donner à l'humanité plus d'humanité. Célébrer, c'est avec l'ici faire de l'au-delà... Les églises sont désertées, et la source du rituel était dans les églises. De nouveaux rites sont à créer, proches des gens, dans les moments difficiles de la vie, il faut ouvrir, élargir l'espace sacramentel... Actuellement, les évêques "ouverts" ouvrent à l'intérieur d'un cercle fermé ! Chacun de nous peut être et doit être porteur de la Parole de Dieu plus loin que soi... » Dans le prolongement de son exposé, en carrefours, les échanges ont porté sur deux questions : « Quels sont les rites que j'ai reçus et qui me structurent ? Quels sont ceux que j'ai transmis ? »

Mercredi 25 octobre, les participants avaient presque quartier libre pour « sortir, respirer, expérimenter ». En matinée, ils étaient invités à aller à la découverte d'Évian, « ses belles maisons, son lac, ses lieux touristiques et sa source ». Le programme normal reprenait en fin d'après-midi pour une rencontre avec des artistes, Roxanne Palazzoto et Élisabeth Varady, qui leur ont présenté chacune son parcours. Thérèse note dans son carnet : « Roxanne va à la messe avec sa grand-mère. Après son bac option théâtre, elle rencontre un artiste d'art sacré, se sent actrice reliée avec les gens. Elle suit une formation de quatre ans, portant plusieurs religions, pour approfondir la parole du Christ. Elle se sent de la tradition (Abraham, Islam) et amérindienne. Pour elle, le Christ est en tout, partout ! Élisabeth est de parents hongrois arrivés dans la Sarthe. Elle ne peut plus parler sa langue hongroise. Musiciens en famille, ils allaient à la messe pour écouter l'orgue. Elle a fait le conservatoire. Mère de cinq enfants, elle se pose les questions : c'est quoi être mère ? C'est quoi le sens de la vie ? Engagée dans l'association Jalnav (*Jusqu'à la mort accompagner la vie*), elle se demande comment écouter l'autre... »

La rencontre avec les deux artistes était proposée pour préparer la soirée participative au programme pour le lendemain et la célébration de clôture (sans eucharistie) qui suivrait, le 27 octobre. Dans la soirée du mercredi, ceux et celles qui le souhaitaient étaient invités à passer la veillée en compagnie de Chahina Baret, autour de son livre (*Musulmane,*

disciple du Christ, éditions Fidélité, 2022). Elle a livré « un témoignage bouleversant, tout en vérité : musulmane jusqu'à l'adolescence, convertie au catholicisme par sa participation à l'aumônerie de son collègue en région parisienne. Convertie, mais sans renier sa foi première. Pour elle, la montagne à gravir est la même pour tous, mais les chemins sont différents... »

Jeudi 26 octobre : Croire encore ! Le programme de la journée commençait par une méditation faisant suite à un atelier du mercredi (sur les psaumes), accompagnée par Rose Bacot clarinettiste pour qui la Bible est comme une partition portée par la musique juive. Thérèse retient de cette méditation : « Nous sommes dans la lenteur, mais c'est un cheminement ; ça permet d'être tolérant avec les autres. Les papes, le clergé parlent de nous, mais quand aurons-nous la parole ? Les rites sont pour les gens, pas l'inverse. »

## Croire en Église

Également au programme de cette journée, une table ronde - sur le thème « Féminisme dans l'Église catholique : une génération renouvelle le genre » - avec la participation de Mathilde Halot-Charmasson, cofondatrice de l'association Des femmes et un Dieu, ainsi que de Monique Baujard, Anne Guillard, docteure en théologie et en théorie politique, chercheuse à Oxford, Lucie Sharkey, psychologue clinicienne, toutes deux coauteures de *Dieu.e. Christianisme, sexualité et féminisme* et cofondatrices de la plateforme catholique et féministe *Oh My Goddess !* La réflexion portait sur cette question : « Peut-on croire encore dans une Église où les hommes ne font pas de place aux femmes ? » Lucie Sharkey confie se laisser porter par la vie des femmes et s'interroge sur « le rapport au pouvoir dans l'Église, marqué par beaucoup d'ambiguïté sur les rôles ». Elle proposerait une modification du Droit canon. Intervenant en visio depuis Oxford, Anne Guillard a confessé qu'elle avait été structurée par le patriarcat auquel le catholicisme participe, considérant parfois les femmes comme des fantômes, des dangers. Ainsi conditionnée, elle en était venue à considérer la notion d'égalité comme nocive (!) avant de virer sa cuti. Pour Monique Baujard, « on peut lier abus de pouvoir, abus de conscience, abus sexuels, car il n'y a pas de contre-pouvoir, pas de barrières. Dans la question du sacerdoce des femmes, on répond que ce n'est pas un pouvoir mais un service » ! Quid de la représentation du di-

vin dans tout ça ? À cette question posée par l'animatrice de la table ronde, Thérèse retient des esquisses de réponse : « *Le Christ n'est ni masculin, ni féminin - pas facile alors d'en faire une représentation... Il est aussi père et époux... Dans Isaïe, il est dit comme "une mère qui n'oublie pas ses enfants"... Une religieuse américaine a traduit le Notre Père en Notre Mère...* » Elle retient aussi que « mettre en avant le bien de l'autre, être au service des autres, c'est déjà être chrétien... Pour les femmes, il ne s'agit pas de devenir des hommes comme les autres. Le Christ ne fait pas de différence entre homme et femme... »

L'après-midi, une conférence était donnée par Valérie Le Chevalier, centrée sur un questionnement : « Praticants ? Non-praticants ? » Théologienne, responsable du parcours Croire et comprendre au Centre Sèvres à Paris, elle est auteure de *Ces catholiques qui ne pratiquent pas assez. Quelle place dans l'Église ?* (ouvrage publié en 2020). Comment est arrivée cette notion de praticants ? Dans son exposé, elle a déployé un panorama historique depuis le II<sup>e</sup> siècle et souligné que, au début, c'était le temps des chrétiens comme témoins de l'histoire de la venue de Jésus, puis arrive la notion de laïcs pour le peuple et de diacres pour assurer la transmission. Par la suite, au XXI<sup>e</sup> siècle, on fait la distinction entre clercs et laïcs. En 1940, il y a une grande montée de l'Action catholique. On retrouve aussi les « dévots », qui vont régulièrement par obligation vers les églises pour pratiquer... De cet exposé et de la séquence de travail en petits groupes qui a suivi, Thérèse Besse retient l'appel à « revenir aux sources des textes pour comprendre ce que Jésus veut nous dire. Nous sommes tous des disciples. » Elle note que cette journée a été ponctuée par « une belle soirée participative préparée depuis trois jours par les artistes et une quarantaine de personnes. Une fête des psaumes et de la lumière, des chants en hébreu, une ambiance particulière... »

Vendredi 27 octobre, jour de clôture, les participants étaient invités à « relire, célébrer, partir ». Jean-Philippe Pierron, professeur de philosophie à l'Université de Bourgogne, a apporté sa contribution à la relecture de ce que les participants venaient de vivre tout au long de la semaine. De leur participation, Thérèse et Chantal retiennent aussi « des contacts intergénérationnels fortement enrichissants ». À propos de la célébration de l'envoi, elles notent que sa préparation avait été assurée exclusivement par des femmes, des intervenantes, des participantes. Une célébration de la Parole, riche et partagée, dans un décor aux couleurs de l'automne, une ambiance menant vers la prière, avec au premier plan une croix faite de bois ramassé dans la forêt toute proche. Elle a été ponctuée par ce chant : « Ne rentrez pas chez vous comme avant... Vivez en hommes nouveaux, en femmes nouvelles ! »

É. SENEGERA avec Thérèse Besse et Chantal Rondeau